

**Comment la folie vient aux femmes.
Personnages de folles dans quelques récits
de Maghrébines : d'Isabelle Eberhardt à Leïla Marouane**

Catherine GRAVET

Université de Mons

catherine.gravet@umons.ac.be

Résumé

Isabelle Eberhardt, Leïla Sebbar, Azza Filali, Malika Madi et Leïla Marouane : ces cinq auteures, dont nous montrons d'abord le lien avec le Maghreb, mettent en scène des personnages de folles dans plusieurs de leurs récits (quatre nouvelles et quatre romans). Après y avoir repris les descriptions des manifestations de cette folie et les contextes où surgissent les comportements jugés, par les autres personnages ou par la narratrice, anormaux, nous tenterons de dégager les causes de cette folie (ou prétendue psychose) – généralement elle provient de la violence exercée sur la jeune fille ou la femme, sociale, parentale ou masculine, liée au contexte géographico-culturel. Comme telle, l'image de la folle chez les Maghrébines, manifestation d'une exclusion imposée par un système patriarcal abusif, nous paraît spécifique de cette littérature féminine du Maghreb.

Mots-clés : Littérature. Maghreb. Francophonie. Étude de femmes. Folie.

Resumen

Isabelle Eberhardt, Leïla Sebbar, Azza Filali, Malika Madi y Leïla Marouane: estas cinco autoras, cuyas relaciones con el Magreb mostraremos, ponen en escena a mujeres locas en varios de sus relatos (cuatro relatos cortos y cuatro novelas). Recopilaremos las descripciones de las manifestaciones de aquella locura y los contextos en los cuales surgen los comportamientos considerados "anormales" por la narradora y/o los demás protagonistas. A continuación, intentaremos destacar el origen y las causas de dicha locura (o presunta psicosis). De forma general, viene provocada por la violencia contra las chicas y/o las mujeres, bien sea parental, social, masculina o vinculada al contexto geográfico-cultural. La imagen de las mujeres locas, para estas autoras magrebíes, demuestra una exclusión que les impone un sistema patriarcal abusivo y que nos parece específica de cierta literatura femenina del Magreb.

* Artículo recibido el 28/01/2017; evaluado el 15/07/2017; aceptado el 5/10/2017.

Palabras clave: Literatura. Magreb. Francophonía. Estudios de mujeres. Locura.

Abstract

Isabelle Eberhardt, Leïla Sebbar, Azza Filali, Malika Madi and Leïla Marouane are five writers with Maghreban connections (as proved in this article) who, in their works (four short stories and four novels), depict several characters of mad women. Firstly, we aim to analyse the descriptions the authors use to express their characters' madness, then we identify the contexts in which behaviours, considered as abnormal by the other characters or the narrator, erupt. Finally, we try to determine the origin of those women's madness (or supposed psychosis). Generally, the answer can be found in the violence exerted on the young lady or woman, whether it be social, parental or masculine-based violence, in relation to the cultural and geographical context. As such, the representation of madness, originating from the exclusion imposed on women by an abusive patriarchal system, through the eyes of Maghrebi women, seems to be an inherent trait of women's literature in Maghreb.

Key words: Literature. Maghreb. French-speaking world. Women-studies. Madness.

0. Introduction

Folles ou sorcières, débiles mentales ou nymphomanes, voilà ce à quoi se réduisent souvent les femmes dans le discours des hommes confrontés à leur émancipation ou à leurs revendications de liberté. La folle comme la sorcière sont cependant devenues des thèmes ou des symboles emblématiques d'une écriture féminine, dont les romancières françaises des années 1970 se sont emparées¹ ; Xavière Gauthier fondera même une revue littéraire et féministe intitulée *Sorcières*, dès 1976, et qui paraîtra jusqu'en 1981, pour que, dans un lieu à la fois ouvert et protégé, les femmes puissent y exprimer leur créativité – Gauthier écrit « leur spécificité et leur force de femme » (1976 : 5).

Pour les Occidentaux, la culture arabo-musulmane, avec notamment le stéréotype réducteur de la belle *hourî*, objet de récompense pour le bon musulman², génère plus que tout autre une image réductrice d'une moitié du monde rompue à la soumission. Le respect aveugle des traditions ancestrales transforme souvent la fille en esclave du mâle de la famille – père, oncle, mari, frère... La problématique de la condition féminine au Maghreb a été exposée dans les travaux de sociologie (incluant parfois une dimension juridique) ou d'ethno-psychiatrie comme ceux de Fadela M'rabet ou Fatima Mernissi, et les romanciers, de Mohammed Dib à Kateb Yacine, en passant par Tahar Ben Jelloun, ont montré les injustices que subissent les femmes. Dans son anthologie des littératures francophones consacrée au Maghreb, Jacques Noiray regrette la rareté des voix féminines. Bien que quelques œuvres intéressantes

¹ Ainsi, elles « retourne[nt] le stigmate [...] en emblème » (Naudier, 2002 : 57).

² Ou encore celle de l'odalisque (Brahimi, 1995 : 9-10).

aient surgi dans les années 1980, une seule mérite, à ses yeux, « le nom de grande œuvre : celle d'Assia Djébar » (née en Algérie en 1936 et formée à l'école française). Deux extraits des *Alouettes naïves* (1967) illustrent le propos de Noiray (1996 : 63-64).

Les femmes intègrent l'interdit. Dans son roman autobiographique paru en 2016 et intitulé *Le Corps de ma mère*, la Tunisienne Fawzia Zouari (2016 : 43) l'exprime pour son compte : « je suis celle qui a commis les deux péchés les plus graves à ses yeux [ceux de sa mère] : j'ai taillé dans le vif de l'honneur tribal en épousant un étranger et j'ai fait de l'écriture un métier ». Elle raconte la réaction de sa mère quand elle lui tend fièrement son premier livre : gêne, suspicion, défiance ; « Écrivez, vous voilà au rang des traîtres », conclut-elle (Zouari, 2016: 59).

Pourtant, dès 1990, Jean Dejeux s'efforce de montrer qu'existe bel et bien une « Littérature féminine de langue française au Maghreb », principalement depuis les années 1980 en Tunisie et au Maroc³, plus précocement en Algérie. Dans un article consacré aux « Femmes en texte », paru en 1999, Aïcha Kassoul tente une classification des Algériennes en trois périodes où elle tente de regrouper et synthétiser les thématiques abordées. Il faut attendre 2010 pour que Mohamed Ridha Bouguerra et Sabiha Bouguerra consacrent, non plus un article, mais la dernière partie de leur ouvrage *Histoire de la littérature du Maghreb* aux « Voix féminines du Maghreb ou la libération par l'écriture ». Ils soulignent l'existence d'une récente « littérature de combat » (Bouguerra, 2010 : 187) écrite par des femmes qui luttent pour l'émancipation des Maghrébines et condamnent le « retour de la barbarie et de l'instrumentalisation de la religion aux fins déclarées d'affermir encore davantage l[eur] mise au pas » (Bouguerra, 2010 : 210).

Les femmes du Maghreb – longtemps invisibles sur le plan intellectuel – ont entrepris une marche qui prend du temps, emprunte des chemins de traverse, pour accéder à l'écriture, à cette « tribune de l'universel que constitue une production romanesque » (Bonn, 1988 : 34). Sans doute, pour celles que les colonisations ont conduites sur les bancs des écoles, la langue française est-elle moins taboue que l'arabe, véhicule sacré du message divin. Écrire en français, pour un Maghrébin, choix souvent « douloureux » (Joubert, 1994 : 9), constitue une provocation, littéraire et politique, à la fois vis-à-vis des maîtres de la poésie arabe et des romanciers français ou parisiens. Pour une Maghrébine, le défi est d'une autre envergure puisqu'il remet aussi en question le silence éternel de la claustration féminine. Et c'est par un processus bien plus récent que celui qui a amené une Benoîte Groult ou une Marie Cardinal au-devant de la scène médiatique que les Algériennes ou les Tunisiennes sont venues

³ Jean Dejeux cite par exemple la Tunisienne Hélé Béji (*L'Œil du jour*, 1986) ou la Belgo-Marocaine Leïla Houari (*Zeïda de nulle part*, 1985), en oubliant les romans de Fatima Mernissi (le premier, *Chahrazade n'est pas marocaine*, 1988). Il précise que les pionnières sont souvent « métisses » comme la Kabyle chrétienne Marie-Louise Taos Amrouche.

à l'écriture. Entre aliénation et acculturation, discrètement révolutionnaires ou franchement militantes, elles avancent des témoignages ou des réflexions (fictionnalisés) sur la psychologie ou l'émancipation féminine au Maghreb qu'elles seules étaient en mesure de produire et elles prouvent que l'égalité peut se conquérir par le biais de la spécificité.

Sans nous attarder sur ces difficultés pour accéder à une légitimation de leur prose que les critiques ont déjà décrites, nous avons voulu réaliser une étude des personnages féminins passant pour fous, d'une manière ou d'une autre, à un moment ou à un autre, dans des textes écrits par cinq femmes, quatre nouvelles et trois romans dont le décor est, en tout ou en partie, nord-africain. Le lien qui unit ces auteures au Maghreb (et à la langue française) doit d'abord être explicité⁴.

1. Les auteures : entre Afrique et Europe

Isabelle Wilhelmine Marie Eberhardt, née le 17 février 1877 à Genève, de parents d'origine russe, est revendiquée par les Suisses comme une de leurs écrivaines romandes. Mais Isabelle Eberhardt s'installe à Batna, dans les Aurès, dès 1899 et se convertit à l'islam. Après la mort de sa mère, elle vit plusieurs mois en nomade entre Batna, bni Mzab et Oued Souf, et rencontre Slimane Ehnni, musulman de nationalité française, sous-officier spahi, qu'elle épouse en 1901. Devenue française par mariage – colonie oblige –, elle meurt le 21 octobre 1904 à Aïn-Sefra, en Algérie, ce pays qui l'a fascinée (Didier, 2013 : t. 1, 1372-1373). Les écrivains naissent « quelque part » (Andriane, 1997 : 20-23) et leur rapport à ce pays ou cet endroit détermine souvent leur identité comme leurs thématiques, voire leur style. Pourtant le lieu de *vie* et de *mort*, dans la mesure où il n'est pas dû au hasard mais bien le résultat d'un choix, n'est-il pas plus déterminant pour résoudre la question de l'identité des écrivains ? C'est la raison qui nous pousse à faire d'Isabelle Eberhardt une « Maghrébine ».

Née en 1941 à Aflou (région des hauts plateaux), où avait été relégué son père, instituteur, sous le régime de Vichy, Leïla Sebbar est mise en pension à Blida. Sa mère, institutrice aussi, est originaire de Dordogne. En 1962, ses parents l'envoient en France faire ses études de lettres (à la Sorbonne). Ils l'y rejoignent en 1970. Elle n'est retournée en Algérie qu'épisodiquement. Elle publie chez Julliard, en 2003, un récit autobiographique intitulé *Je ne parle pas la langue de mon père* ; elle y retrace la vie de ce père, victime des pétainistes puis de la Guerre d'Algérie. Et explique comment sa langue, maternelle, est cependant la langue de l'exil. C'est abuser que de considérer cette écrivaine prolifique qui met l'Algérie au cœur de son œuvre comme une « écrivaine française » (Didier, 2013 : t. 2, 3921-3922).

⁴ Nous utiliserons pour ce faire les données biographiques disponibles, notamment dans le *Dictionnaire universel des créatrices* (3 volumes, parus en 2013).

Née en 1952 en Tunisie, Azza Filali est gastro-entérologue à Tunis. Depuis 1991, date de publication d'un essai sur la pratique médicale, *Le Voyageur immobile*, elle écrit essais, nouvelles, romans... (Didier, 2013 : t. 1, 1556). En 2012, elle organisait un colloque à Tunis : *Écrire en Tunisie aujourd'hui*. Sur ce que cela peut signifier d'être écrivain en Tunisie, Pierre Assouline commençait son article « Écrire en Tunisie aujourd'hui », paru dans *Le Monde des Livres* (1^{er} mars 2012), par cette citation : « On connaît davantage d'écrivains qui meurent de leur plume que d'écrivains qui en vivent ». Souvenirs et perspectives de la censure n'empêchent pas la journaliste Sophie Bessis d'affirmer, lors du colloque : « On a plusieurs appartenances, mais une seule identité ; or nous sommes toujours renvoyés à une seule appartenance et elle est toujours confessionnelle ». Et Assouline d'assurer qu'en Tunisie, le véritable héros, c'est le poète – nous penchons plutôt pour décerner ce titre à la romancière.

Comme l'auteure nous le confirme lors de notre entrevue du 17 mars 2016 à l'Université de Mons, alors qu'elle participait à une journée d'études consacrée aux mariages forcés, Malika Madi est née à La Hestre, dans la région du Centre en Hainaut en 1967. Son père était cultivateur près de Béjaïa (Bougie) en Algérie. En 1960, il émigre en Belgique et travaille dans la mine. En 1964, il fait venir sa famille, et trois ans plus tard, Malika naît. Après des études de gestion, Malika se marie et fonde une famille. Son premier roman, *Nuit d'encre pour Farah*, paraît en 2000, aux éditions du Cerisier ; il est récompensé par le Prix de la Première œuvre de la Communauté française de Belgique en 2001 et nommé pour le Prix des Lycéens en 2003.

Leïla Marouane, très médiatisée depuis la parution de son premier roman, *La Fille de la Casbah*, aux Éditions Julliard en 1996, et le prix du roman français à New York en 2002, est le pseudonyme de Leyla Zineb Mechentel. Plusieurs documents internet, parmi lesquels le site des éditions Fayard et celui du « Réseau Afrique 37 » (collectif fédérant une vingtaine d'associations de coopération avec l'Afrique) fournissent quelques indications biographiques, de même que les dictionnaires récents (Cheurfi, 2004 : 249 ; Didier, 2013 : t. 3, 2793). Née à Djerba, en Tunisie, en 1960, elle rejoint l'Algérie de ses parents, après l'indépendance, en 1962. À Biskra, elle fréquente une école française, puis à Alger, l'un des plus prestigieux lycées de la ville. Elle entame des études de médecine puis de lettres avant de devenir journaliste (pour *Politis* ou *Jeune Afrique*, entre autres). Féministe activiste au sein de l'Association pour l'émancipation de la femme (AEF), ses chroniques suscitent la colère au point qu'en 1989, elle est agressée et laissée pour morte. Après quelques années d'errance et de clandestinité à Alger, elle se réfugie à Paris en 1990. À la mort de sa mère, en 1991, qui faisait office de censure, elle décide de publier ses écrits, et en 1994, elle prend la nationalité française. Depuis, devenue parisienne, elle se consacre à l'écriture romanesque sans cesser de dénoncer les violences et les tabous qui minent l'Algérie.

Ces cinq auteures francophones, toutes liées au Maghreb, dressent le portrait de folles. Quels sont les symptômes décrits ? Quelles en sont les causes, suggérées ou

supposées ? C'est ce que nous détaillons en commençant par les quatre textes courts qui offrent, en principe, moins de développements, en continuant par les romans sélectionnés, afin d'essayer de cerner des éléments communs à ces points de vue féminins et maghrébins.

2. Les nouvelles

2.1. « Tessaadith »

D'Isabelle Eberhardt, nous avons sélectionné deux nouvelles, extraites de ses *Œuvres complètes II. Écrits sur le sable (nouvelles et romans)*⁵.

Dans « Tessaadith » (Eberhardt, 1990 : 210-227), la jeune fille « chaouiya⁶ » quitte le douar pour Biskra à l'âge de 14 ans. Mariée à Si Larbi, un vieux qui meurt bientôt, elle grandit en beauté et surtout son caractère s'affirme. Veuve, elle ne veut pas se remarier et rejoint Embarka pour se faire courtisane. Dès sa première « sortie », elle ensorçèle un roudi, le sous-lieutenant Clair qui lui offre tout ce qu'il a. Mais Tessaadith répond : « Je veux faire tout ce qui me plaît, voir qui je veux, aller où je veux » (216). Le Français s'étonne : « N'as-tu pas été élevée comme toutes les autres musulmanes ? » La résolution de Tessaadith est inébranlable : « Je veux être aimée, je veux de l'argent ! » Un temps fidèle à Martial Clair, elle se montre jalouse et veut le faire souffrir. Elle boit de l'absinthe avec un spahi tandis que l'officier l'attend, « l'âme en deuil ». La maquerelle tente de le consoler : « Elle est folle, Sidi ! ». Pour l'entourage de Tessaadith, insoumission est synonyme de folie.

Mais Tessaadith oublie le Français et, installée à Batna, tombe amoureuse de Si Dahmane qu'elle séduit en évinçant facilement une autre fille, qui passe pour folle et sorcière. La haine entre les deux femmes se traduit par une « guerre constante, cruelle et cachée » (226). Le récit est inachevé mais la mort de Tessaadith ne semble causée que par la folie amoureuse qui s'empare d'elle quand elle apprend que Si Dahmane va sans doute mourir sans qu'elle ait pu le revoir. Sa longue marche dans le froid du désert pour le rejoindre la perdra. Une fille facile, passionnée ou amoureuse ne peut être que folle.

2.2. « Oum-Zahar »

« Oum-Zahar » (Eberhardt, 1990 : 119-126), titre d'une seconde nouvelle d'Isabelle Eberhardt, est aussi le nom de l'héroïne, Oum-Zahar, 12 ans. Elle et sa cadette Messaouda (11 ans) perdent leur mère. Le père cherche un mari à l'aînée, décrite ainsi : [Oum-Zahar, qui ne se mêlait jamais aux jeux de ses compagnes] « avait le visage ovale et régulier d'une teinte bronzée très foncée. Ses yeux étaient trop grands et leur regard avait, à la fois une fixité et une ardeur inquiétantes » (119). La mort de sa mère la plonge dans « l'épouvante des choses de la nuit et de la mort » (120), elle « semblait sentir plus profondément [que sa sœur] cette terreur sombre et

⁵ Nouvelles publiées dans diverses revues à partir de 1902.

⁶ La Chaouia est une région du Maroc.

ses prunelles d'or bruni se dilatait étrangement » ; toutes deux « sentaient bien qu'elles avaient perdu le seul être qui les avaient aimées ». Après l'enterrement, les deux jeunes filles reprennent le fardeau monotone des tâches ménagères au service de leur père. Mais Oum-Zahar maigrit et « le feu étrange de son regard s'était encore assombri » (121).

Elloula, la mère des fillettes, est enterrée à l'ombre d'une koubba⁷ où elles viennent tous les vendredis. Elles y trouvent un jour une femme en haillons, d'une « maigreur surprenante », qui tient un enfant enveloppé dans des loques : « elle eût été belle sans le regard fixe, comme enfiévré, de ses énormes yeux noirs et le désordre sauvage de ses cheveux très longs, à peine retenus sur sa tête par un chiffon noir » (122). Oum-Zahar lui adresse la parole, Messaouda plus lucide murmure : « Elle est folle ; c'est une maraboute⁸ ». L'auteure commente : « Dans le Sahara, les fous inoffensifs vivent et errent en liberté. Ils sont innombrables et ils jouissent de l'amour et de la vénération du peuple » (122). Le récit montre au contraire que les folles ne suscitent que crainte et mépris.

Oum-Zahar se rapproche de la créature étrange, effrayante qui l'attire. Elle s'appelle Keltoum, sa parole est « brève et saccadée, sa respiration haletante » (123). Après cette rencontre, « Oum-Zahar devint encore plus silencieuse et plus sombre. Parfois, la nuit en dormant, elle bondissait en poussant de grands cris. » Messaouda craint cette sœur, ensorcelée par l'inconnue. Quand le père remarque enfin la « maladie » de sa fille aînée, il envoie chercher la sorcière qui confirme : Keltoum « erre dans les cimetières en poussant des hurlements lugubres », son enfant « est mort depuis longtemps et c'est par ses sortilèges qu'elle empêche le corps de se corrompre... Elle est venue de l'ouest, du pays de Metlili, seule et à pied, derrière une caravane de Mozabites » (123).

Oum-Zahar est la préférée de son père : « elle a l'intelligence et le courage d'un homme », mais, certes affligé de cette maladie, il est décidé à se remarier. À l'annonce du remariage, Oum-Zahar s'assombrit encore : la venue de la marâtre « lui semblait une injure » (124). Dès lors, elle s'imagine que Keltoum, qu'elle a trouvée près du tombeau de sa mère, lui a été envoyée par sa mère. « Et la pensée de la folle ne quitta plus Oum-Zahar » (124). Oum-Zahar est « atteinte du mal sacré », elle est devenue « maraboute » elle aussi. Quand son père veut lui interdire d'aller sur la tombe de sa mère, elle « tomb[e] par terre avec un grand cri » et « se roul[e] avec des contorsions terribles ». L'image de Keltoum se mêle à celle de la mère morte, Keltoum prend Oum-Zahar par la main et l'emmène : « la jeune fille [...] suivit la folle qui l'entraîna hors de l'oasis sur la route des grands chotts salés » (125).

⁷ Monument élevé sur la tombe d'un saint.

⁸ Un marabout est une sorte de saint musulman. Le terme n'est pas usité au féminin.

On retrouve Keltoum, accroupie, qui « semble ne pas sentir le froid glacial [et] poursuit son rêve noir », et Oum-Zahar, « couchée de tout son long » contre la muraille de la koubba de Rezerzemoul-Guéblaouïa. « Depuis des mois, elles errent ainsi toutes deux à travers le désert, vivant de la charité des croyants, mais silencieuses. » (125). « Dans l'âme d'Oum-Zahar, très vite, les ténèbres s'étaient faites et dans les solitudes où elles erraient, des scènes effrayantes avaient eu lieu : elles avaient eu, ensemble, des accès terribles du mal dont Keltoum avait le pouvoir redoutable de semer les germes sur son chemin... » (125)

Ce n'est pas de folie que meurt Oum-Zahar : « une toux affreuse l'agitait, elle crachait du sang » jusqu'au moment où elle s'éteint. Keltoum creuse alors avec les ongles, comme une bête, une fosse dans le sable pour lui donner une sépulture et s'en va sans se retourner... (126).

Ces deux nouvelles reflètent l'état d'esprit de l'auteure qui observe parfois en documentaliste les mœurs des Algérien.ne.s dont elle choisit de partager le destin. Parmi les comportements qui suscitent le jugement, c'est surtout le dérèglement des mœurs et l'errance en dehors du foyer qui sont soulignés. Ces jeunes filles souffrent toutes deux, en premier lieu, d'un climat, d'une géographie, d'une réalité quotidienne difficile, pitoyable. Ensuite, parmi les causes de leur folie, qui se trahit déjà dans le regard, se mêlent absence de ressources et de perspectives, éducation annihilante, amour ou manque d'amour, désir de liberté, amour déçu, jalousie, mort d'un proche, atavisme auxquels s'ajoutent un décalage profond entre le colon ou le militaire français et la population locale, berbère ou arabe, un fossé entre le passé prestigieux et la réalité misérable... Quant au trio morbide fille, mère et mort, situation récurrente dans l'œuvre de l'auteure, il constitue une situation de choix pour la genèse de la folie au féminin.

2.3. « La fille de la maison close »

Le recueil de nouvelles de Leïla Sebbar s'intitule *Sept filles*. De ces sept filles, héroïnes des sept nouvelles de Leïla Sebbar, aucune n'est folle mais c'est dans leur entourage que la folie se déclare. Ainsi de Mériéma, « la fille de la maison close » (Sebbar, 2003 : 11-32). La Maîtresse tient sa maison « d'une main d'homme » (13), ce qui fait sa réputation, dans toute l'Afrique du Nord et même outre-mer, c'est elle qui l'affirme, avec une grande fermeté ; elle dresse les filles les plus rétives qui doivent plaire aux ambassadeurs, beys et gouverneurs de passage, fils de caïds, chefs de tribu, officiers supérieurs, saint-cyriens, négociants de Gibraltar, préfets et sous-préfets, riches colons de la Mitidja... (13 et 21). C'est qu'à treize ans, la Maîtresse a été mariée à un homme sans scrupule qui l'a forcée avec la plus grande cruauté. Mais si elle subit cruauté et violence au début de sa nuit de noces, elle profite du sommeil de son mari pour l'estourbir à l'aide de son yatagan. Dans son bordel, désormais, elle loge, nourrit, instruit les filles « répudiées, violées, abandonnées » (20), en prenant bien garde de ne pas s'attacher à elles ; elle n'est pas leur mère.

Sous la houlette de la Maîtresse, Mériéma, avec ses yeux couleur d'iris, a appris les arts d'agrément, l'amour, le plaisir, sans violence. Elle est la préférée des clients qu'elle écoute avec ravissement lui raconter le monde. La Maîtresse ne s'est pas méfiée quand l'un d'entre eux, un officier français, lui a parlé d'une jeune femme russe qui parlait l'arabe et se faisait passer pour un lettré voyageur. Isabelle-Si Mahmoud⁹, « à peine une femme, trop libre pour être une femme » (23), fascine Mériéma par son extrême liberté, son intrépidité. Quand Mériéma disparaît, la maison porte le deuil quarante jours, la Maîtresse ne quitte pas sa chambre, entourée de toutes les photographies de la jeune femme (31) ; on dit qu'elle est devenue folle, qu'elle est ruinée (32).

Folle parce que ruinée par le départ du joyau le plus rentable de sa maison ou folle de désespoir par la perte de sa favorite, celle qu'elle prenait garde de ne pas traiter comme son enfant ? En tous les cas la guérison vient vite et les affaires reprennent. Elle a intégré à son profit le lien dominée/dominant, le rapport d'esclave à maître sur lequel repose son business et l'impose sans état d'âme aux prostituées vis-à-vis des clients. Le refus de la maternité, réelle ou symbolique, matérielle ou émotionnelle, faiblesse indigne d'elle, est sans doute le moteur qui donne à la Maîtresse la force d'émerger : elle a bien dit qu'elle tenait sa maison d'une main d'homme.

2.4. « La fille et la photographie »

Dans « La fille et la photographie » (Sebbar, 2003 : 55-69), se transmet de mère en fille le récit de la journée maudite où les Français imposèrent aux femmes du village des hauts plateaux d'ôter leur voile pour une photographie à apposer sur une carte d'identité. L'aïeule, refusant de se montrer « nue », a dû subir l'humiliation qui l'a rendue folle. « Depuis ce jour, la grand-mère n'a plus parlé à personne, sourde et muette, elle s'est mise à roder autour du village » et tous, militaires et villageois, l'ont considérée comme folle (66). Maintenant que la famille a dû quitter le pays, que Dieu les a oubliés, la fille, mère à son tour, se désole : la vieille femme ne veut pas vivre avec ses filles, « elle va mourir dans la rue, comme une vagabonde, sans sépulture » (61). Et quand la fille commence, elle, à oublier, elle se met « à se griffer le visage », elle préfère mourir « si les mots devaient ainsi lui manquer », mourir plutôt que d'oublier (58). Sa fille à elle l'entend parler « comme une folle » dans la salle de bains : « elle ne retrouvait plus les mots de l'histoire, elle bégayait, disait un mot pour un autre, elle avait perdu le sens et s'était mise à crier, puis à hurler des sons inarticulés, sa fille s'est bouché les oreilles et la mère, devant ce geste, a repris connaissance, elle a battu sa fille, sauvagement. “[...] si ta grand-mère n'était pas devenue une vagabonde privée de raison, elle te dirait, elle aussi” » (58-59) Dire quoi ? Dire et redire cette malédiction, ces « mots violents de l'enfance algérienne dans le village des Hauts Plateaux », (60), la petite-fille, elle, veut les oublier... La mère s'insurge : « “Si tu

⁹ Isabelle Eberhardt.

oublies tu deviendras folle [...], l'oubli rend fou.» » (68-69) Mais la jeune fille est déterminée, on comprend qu'elle détruit les photographies et assène : « [R]egarde ce que je fais. Je ne suis pas folle. Tu ne raconteras plus cette histoire » (69)

Si le fossé entre les colons, les militaires français et les femmes des Hauts Plateaux algériens est immense, il n'est qu'une villageoise pour refuser leur diktat. Mais cette rébellion la mène à la folie, qui se traduit par l'errance en dehors du foyer. Et cette folie semble héréditaire : chez la fille, elle se traduit par une violence à l'égard d'elle-même et de sa propre fille, par le besoin ou l'obligation morbide de se souvenir et de raconter le traumatisme initial dans une logorrhée qui ne l'inquiète que lorsqu'elle se tarit. La petite-fille coupe court au cycle infernal en amenant rationalité et modernité mais aussi violence symbolique. On imagine la mère guérie par l'interdiction et le geste filiaux qui lui donnent droit à l'oubli.

Optimistes, les dénouements des deux nouvelles de Sebbar optent pour un retour salutaire à la raison alors que ceux d'Eberhardt, fatalistes, insistent sur le côté inéluctable de la déraison qui laisse, un temps, les héroïnes survivre en marge de la société, mais les entraîne vers leur perte.

3. Les romans

3.2. *Les Intranquilles*

Azza Filali, dans *Les Intranquilles*, a peut-être un regard clinique sur l'un de ses personnages, la jeune Sonia, dont le corps ou la parole, sous le coup de l'émotion, manifestent quelques troubles surprenants pour son entourage. Mais ni l'urticaire ni l'accélération du débit de l'élocution ne constituent des symptômes de « folie ». Par contre, de la mère de Sonia, Zeineb, se dresse, au fil du récit, un portrait plus inquiétant. Certes, c'est « une femme tranquille, aux propos mesurés » (Filali, 2014 : 12-13), mais plusieurs images permettent de mieux cerner le malaise qu'elle provoque, d'abord chez son mari, Jaafar, qui « apprend à se passer de sa femme lorsqu'un malheur sonnait à la porte, ou qu'une joie trop forte exigeait cérémonies et libations », et sa belle-famille, qui « nourrit à l'égard de l'épouse une hargne de bon aloi ». Jaafar sait qu'il ne sert à rien d'exposer ses problèmes à son épouse : « cette femme n'était rien d'autre qu'une photo, il avait vécu vingt-cinq ans avec une photo » (171). C'est qu'elle fait preuve de la plus grande indifférence : « Son humeur naviguait sur quelque fleuve lointain, où l'eau était plate et les turbulences bannies... Aussitôt que la vie accouchait d'un excès, Zeineb se retirait d'un pas déterminé. Calfeutrée dans sa chambre, elle attendait que le borborygme des émotions s'apaise et que les jours reprennent leur vide coutumier » (13). Son immobilité (137), son mutisme (138), sa placidité (220), son « regard de poisson » (237), son « implacable sérénité », son sourire « inhumain » (221) étonnent et incommode au point qu'elle paraît « monstrueuse ». Le mariage de sa fille¹⁰ s'approchant, elle se sent incapable d'affronter les

¹⁰ On apprend par ailleurs qu'elle a toujours oublié de faire vacciner sa fille (195).

mondanités et les convives et, après l'arrestation de Jaafar qui ne la trouble en rien, elle est traitée de folle par sa fille (189). Elle n'éprouve jamais de réelle intimité avec personne, elle « se tenait à la lisière de sa vie, tels ces voyageurs en transit qui arpentent des couloirs sans âme, entre arrivée et départ. » (178). Dans le tumulte cruel de la « révolution de jasmin », durant les nombreux loisirs que lui offre son emploi de comptable à mi-temps, elle se plonge dans la lecture et passe tout son temps à lire tous les romans qu'elle trouve chez le bouquiniste : « J'aime les histoires dans les livres, s'explique-t-elle, comme les gens n'existent pas, on est tranquille, ils ne risquent pas de demander votre aide » (122). Autre bizarrerie, très sensible aux odeurs, elle ne sent plus, dans les parfums déposés sur sa peau, que celui de la vanille « celle-là même dont sa mère aspergeait linge et armoires. » (50) Peut-être verra-t-on une ébauche de diagnostic pour ce curieux trouble sensoriel. Une amie, plus perspicace, lui dit : « à trop bouffer de l'indifférence, il arrive qu'on en meure » (147).

Zeineb est une sorte de morte-vivante que les événements ne peuvent atteindre à travers la carapace d'insensibilité qu'elle s'est forgée. Pourtant, il est facile et commun de plonger dans l'hystérie plutôt que dans l'apathie : une mère perd la tête parce que son fils se fait taillader à coups de couteau : « elle portait le hijab ; sous le choc, elle s'est déshabillée ! Il paraît qu'elle était nue sous son costume !! » (38). Une femme perd son emploi, « délivré[e] du fardeau de l'espoir ; il lui restait la poussière vide des jours et elle s'y roulait, tel un animal blessé. [...] son rire dément jaillissait, par saccades, âpre tel un sanglot » (170). Ce n'est pas l'option de la hiératique Zeineb, qui, si elle est folle, offre un spectacle de « tranquillité » protectrice à ses contemporains « intranquilles », qui ne pensent même plus à sauver leur peau, souvent hystériques, et plongés dans une révolution incontrôlable. La critique du roman, « Consentir à soi », parue le 29 décembre 2014 sur le site *Africultures.com*, concluait que *Les Intranquilles* d'Azza Filali est « résolument » politique. Sans doute la posture de Zeineb apparaît-elle comme résolument non solidaire, apolitique et donc hautement critiquable par ses contemporains que la tradition ne jugule plus. Certes le personnage de Filali se démarque des autres folles, plus démonstratives, mais la solitude est aussi le lot de cette femme qui ne fait pourtant pas de vagues.

3.2. *Nuit d'encre pour Farah*

Dans un premier roman, *Nuit d'encre pour Farah*, Malika Madi met en scène Farah, une jeune fille sur le point d'entrer à l'université pour y étudier la littérature. Passionnée de lecture, elle participe peu aux corvées domestiques dévolues à ses sœurs aînées et ne voit pas ce qui se trame à ses côtés. Si sa mère la laisse à Flaubert et à Balzac, c'est qu'elle a déjà fort à faire pour inculquer à Latifa (vingt-quatre ans) et à Lila (vingt-deux ans) le ménage, la cuisine et la couture, formation pré-nuptiale indispensable. Tout s'organise pour les mariages qui auront lieu lors du prochain retour en Algérie où les promis attendent leurs fiancées avec impatience... Mais peu avant les vacances, les deux filles, rebelles, organisent leur fuite. Pour sauver l'honneur du père,

insensible aux pleurs de la cadette, Farah sera mariée de force au fiancé de Latifa. Lors de la traversée de la Méditerranée, immensément seule, Farah se laisse envahir par la détresse au point de songer au suicide (Madi, 2000 : 121). Trahie par ses sœurs et ses parents, privée des études et de ce destin d'intellectuelle dont elle rêvait, elle se ferme dans une absence à elle-même, une sorte de coma où elle ne sent plus ni son corps ni son esprit. À Béjaïa (Bougie), où la jeune fille partage désormais le quotidien de Hassan et de sa mère, veuve, elle a appris l'arabe et elle accomplit machinalement les tâches ménagères les plus rébarbatives, sans coercition (122). Elle l'admet, son mari est « extraordinaire, doux et attentif » alors qu'elle est « dépressive, colérique, instable » (123). Malgré délires et cauchemars, elle refuse d'admettre qu'elle devient folle (127). Hassan l'aide « à ne pas devenir dingue » (129). Sept ans passent sans qu'elle ait d'enfant, jusqu'au jour où, ses parents de retour en Algérie, elle se rend compte qu'ils ont repris des relations normales avec ses sœurs, mariées avec l'homme de leur choix et mères de famille. Ni son père ni sa mère n'éprouve le moindre remords de l'avoir ainsi sacrifiée : « Elles ont leur vie mais je n'ai pas la mienne, elles ont choisi la leur mais on m'a imposé la mienne » (170). Malgré l'amour compréhensif et réconfortant de Hassan, Farah décide de rentrer en Europe sous prétexte de subir un traitement contre la stérilité. Mais c'est d'un traitement psychiatrique dont elle a besoin : dès qu'elle débarque en Belgique, sa vie bascule dans un gouffre (220). La double trahison « déchiète » son esprit, son âme est morte (203). Quelques symptômes inquiétants la mènent à l'hôpital : « des tremblements dans tout le corps, très froid, très chaud en quelques secondes, puis un trou sans fond où la chute semble interminable » (204), des cris, des rires excessifs, des violences incontrôlables (206)... De toutes les « folles » évoquées ici, Farah est la seule qui se retrouve attachée sur un lit d'hôpital, piquée et repiquée pour qu'elle se tienne tranquille, au bord de l'anéantissement. Un jour, elle émerge alors que les médecins n'y croyaient plus, la folie, improductive, cède le pas. Le thérapeute lui conseille de chercher à analyser le passé et c'est par l'écriture, en racontant sa vie, qu'elle parvient à exister de nouveau (110 et 9).

3.3. *Les Silences de Médée*

Dans *Les Silences de Médée*, la deuxième héroïne de Malika Madi s'appelle Zohra, elle vit à Médée, petit village au sud-ouest d'Alger, décrit comme une sorte d'éden : « chef-d'œuvre de la nature, [...] écrin de beauté au cœur des montagnes » mais aussi « Cible parfaite pour ceux qui trouvèrent dans les massacres et la barbarie la réponse absolue aux douloureuses interrogations qui les habitent » (Madi, 2003 : 8). Un jour, le bel optimisme de Zohra, sa vie tranquille d'institutrice basculent dans l'horreur : des troupes « d'adolescents acnéiques habillés de vert kaki [...] perdus dans les méandres de la folie » assassinent des familles entières : « [m]eurtrés gratuits de familles, qu'on était venu anéantir pour le simple plaisir, la jouissance d'être diabo-

lique et sanguinaire. » Au lendemain de la tuerie¹¹, « Zohra arpentait les rues. Il lui semblait assister à une pièce de théâtre » (Madi, 2003 : 31-33) où les assassins transportaient les corps mutilés en évoquant la parole divine. De retour dans sa classe décimée, elle se souvient : « le sourire goguenard de Samir, le regard perdu de Fathia, le visage séraphique de Mimouna, la dégainée de mendiant de Ferhat. Comme elle les a aimés ! Ils étaient ses enfants plus que ceux de leurs parents. Ils lui appartenaient. Quarante-cinq enfants, d'une même portée, d'une même couvée. Elle avait été institutrice devant quarante-cinq élèves, elle n'était désormais qu'un fantôme devant dix ombres » (Madi, 2003 : 34). Morte-vivante, Zohra ne se laisse pas convaincre par les arguments de sa directrice. Elle démissionne mais n'est pas au bout de son martyr : alors qu'elle soupçonne son frère de faire partie de ces troupes d'islamistes intégristes que la police recherche, elle subit un viol collectif. Zohra est la victime de barbares, de ces « hommes nés sans amour et sans mère, hommes nés comme naissent les monstres, dans le plus infâme des caniveaux entre ici et l'enfer » (35). La narratrice ne parle pas d'inceste : le frère, Nabil, aurait seulement assisté, impuissant, au viol, mais, comme le rappelle une citation d'Élie Wiesel en exergue : « ce qui choque le plus profondément la victime n'est pas tant la cruauté de l'opresseur que le silence du spectateur ». Comment dire l'innommable ? Zohra se tait, se terre, solitaire, s'enferme longtemps dans une absence à elle-même qu'elle ne parviendra à briser qu'en France, grâce à la fille de l'homme, ami de la famille, à qui on l'a mariée pour éviter le scandale. La gentillesse et la patience de sa belle-fille, assistante sociale, la sortent de son mutisme et lui redonnent la vie.

Tous les éléments constitutifs du mythe de Médée sont ici systématiquement inversés¹² : Médée n'est que le décor de l'intrigue ; Zohra n'a pas d'enfant mais ses élèves sont ses enfants, et il y en a quarante-cinq qui sont assassinés par les islamistes ; Zohra n'est pas une barbare comme Médée, mais bien la victime de barbares ; elle risque de sombrer dans la folie mais ceux qui sont vraiment fous, ce sont ses agresseurs : la motivation des assassins est sans doute la folie de l'islamisme radical et aveugle ; quant au vieux mari, plutôt gentil et indifférent, et au mariage sans amour, ils ne peuvent atteindre la jeune femme, puisque le traître, le bourreau, c'est le frère, l'homme qu'elle chérissait le plus. Quoi qu'il en soit, chez Madi, la folie au féminin, réaction à la violence masculine traumatisante, s'oppose à celle des hommes, inhumaine, barbare, intrinsèquement violente. De plus, la guérison est possible, elle passe par un retour en Belgique ou une installation en France, où l'institution a les moyens de soigner les jeunes femmes, d'ailleurs toutes deux instruites, voire lettrées.

¹¹ Bien réelle, une tuerie a fait 42 morts en avril 1997 dans un village près de Médée en Algérie.

¹² Nous avons tenté de le montrer ailleurs (Gravet, 2010 ; Gravet et Rondou, 2016 : 67-68).

3.4. *Le Châtiment des hypocrites*

De toutes les héroïnes que nous avons évoquées, Mlle Fatima Kosra, héroïne de Leïla Marouane, autre Médée, dans *Le Châtiment des hypocrites*, est celle dont on comprend le mieux l'origine de la folie : même si le récit des atrocités qu'elle a subies reste voilé, elle a été kidnappée par une bande de rebelles islamistes qui l'ont entraînée dans le maquis et l'ont utilisée, durant près d'un an, comme infirmière et comme esclave sexuelle ; peut-être même ces « monstres » (Marouane, 2001 : 18) l'ont-ils obligée à se joindre à eux lors des massacres perpétrés dans les villages. Une fois sur le point d'accoucher, « profanée, mutilée, l'utérus plein à craquer » (26), elle a été ramenée à Alger où elle n'a jamais pu reprendre le cours normal de sa vie. Elle trouve « refuge dans une espèce d'hospice, une maison des hauteurs de la ville, aménagée dans l'urgence pour accueillir et abriter les femmes et leurs traumatismes. » (27). Elle évite la lumière du jour, ingurgite des narcotiques, se sent paralysée de la tête au pied à l'idée de devoir affronter les autres.

Un an après la « délivrance », Mlle Kosra abandonne le refuge et l'enfant, et, plutôt que de renouer avec sa famille qui l'accuse d'avoir fugué, elle préfère l'errance dans les rues d'Alger où « ornée d'une perruque, grimée et légèrement vêtue sous une djelbab sombre », elle alpague les hommes et les entraîne à l'hôtel à la recherche de sensations inédites. (28-29) « Aussitôt le coït achevé », confie l'héroïne et narratrice, ces inconnus la révulsent (51).

Quand ce ne sont pas les fantasmes érotiques, une profonde angoisse habite Fatima. Dans son sac, Mlle Kosra conserve des portefeuilles chapardés, un paquet de prescriptions médicales d'un service de neurologie, un scalpel, des aiguilles, du fil et de l'éther pour une vengeance dont elle rêve sans jamais l'accomplir (34), et un cahier d'écolier où noter le déroulement de ses nuits, ce qui lui paraît essentiel à sa survie (42)... Sont-ce les drogues qui procurent à la narratrice ces rêves anxiogènes lors de certaines nuits interminables aux « allures de tortionnaire » (35), ou au contraire les « comprimés rose et blanc » servent-ils à la plonger « dans un sommeil inerte » (39) ?

Quand Mlle Kosra rencontre – par hasard ? – Rachid, un ami d'enfance à qui elle était promise, elle n'ose y croire : il va l'épouser. Elle passe sur certains comportements qui l'agacent et qu'elle taxe d'hystérie (62). Elle s'attendrit de « sa façon de passer d'une humeur à l'autre, souvent sans transition » (65). Elle déambule avec lui dans les rues de la casbah à la recherche de sa voiture, et toute la ville d'Alger, surnommée Troumaboul, atteint « le paroxysme de la crise de nerfs, se préparant à plonger dans sa démence nocturne. » (66) Mlle Kosra, indifférente à cette folie, est étrangement calme et apaisée : cette rencontre est une bénédiction, un véritable miracle qui va lui permettre de quitter la solitude des marges (67).

Avec Rachid, Fatima n'évoque rien de ce qu'elle appelle avec ironie sa « villégiature sur les cimes et les flancs des djebels » (68), elle évite de penser aux détails de sa captivité : « les traits de visages, l'obscurité des tranchées, la sélection des sabayas,

les viols collectivement organisés, hâtivement hallalisés, chacun son tour, chacun pour son verset, ça s'introduit, ça consomme, ça s'essuie, ça crache, ça maudit et ça honnit... » (68) D'ailleurs, comment parler des horreurs subies ? « Comment restituer l'odeur de sang frais ? [...] Comment rendre compte de l'anéantissement d'un village ? Expliquer, comprendre, analyser l'indifférence alentour ? » (69). Fatima affiche un « calme sentencieux » (73), elle se tait et s'amuse « comme une folle » des frayeurs et des colères de Rachid. Les rôles sont inversés : le calme rassurant et lucide de la femme contraste avec le comportement excessif, voire ridicule ou hystérique, de l'homme.

« Éduquée à la patience et à la soumission », Mlle Kosra compte bien « composer avec ce que la providence lui alloue » (91) et saisir l'occasion qui se présente à elle. L'hypocrisie et la libido exacerbée des partenaires font le reste. Rachid ne semble remarquer ni les troubles liés à la sexualité, ni les mutilations sur le corps de la jeune femme (81), à moins que ces stigmates ne soient sortis de son imagination (160).

Fatima devient Mme Amor, arrive à Paris, vit d'abord dans une chambre de l'hôtel de son mari, et travaille dur – elle semble guérie de son traumatisme. En effet, « l'oubli lui parut sinon possible, du moins nécessaire. Cinq années durant [...], il lui fut doux de le pratiquer » (92). Comme chez Sebbar, oublier est salutaire.

Mais la résilience n'est pas définitive, loin de là¹³. Après cinq ans de vie commune, Rachid, alias Richard, semble de plus en plus distrait (100), il regarde sa femme « comme s'il ne la voyait pas. Ou qu'elle était de trop » (101). C'est qu'aucune de ses grossesses n'est parvenue à terme. Elle ne peut se conformer à la tradition et la maternité lui est interdite. Chaque fois qu'elle est fécondée, ses sens s'affolent, dit-elle (95). La vue et le bruit de l'eau qui bout l'incommodent (96). Devenue subitement végétarienne (50), incapable de passer devant une boucherie sans se sentir prête à vomir, mauvaise cuisinière, elle fait pourtant des efforts pour plaire à son mari qui ne s'en aperçoit pas. Lui se comporte en véritable fée du logis, une « perle rare » que lui envie amie, belle-sœur (142). Maniaque de la propreté, « à la limite de la névrose obsessionnelle » selon sa femme (105), Rachid va « jusqu'à laver le savon, ou le jeter, si un invité venait à l'utiliser, [...] jusqu'à nettoyer une vitre, ou un miroir, intégralement, à l'alcool à brûler, parce qu'il y aurait repéré une insignifiante empreinte de doigt » (100). Mme Amor, elle, n'est pas douée pour le nettoyage mais fait de son mieux en abusant des détergents. Quand son mari a trop bu, il n'en est que plus docile (106). Elle le reconnaît, « Il n'a jamais été brutal, [...] il ne hausait jamais le ton », elle a toujours obéi à ses « injonctions froides, détournées, parfois,

¹³ Thomas Besch insiste sur la fascination pour la folie qu'éprouve Leïla Marouane (fascination pour sa mère folle qui l'aurait inspirée) et sur les possibilités de résilience qu'offrent ces « palimpsestes de violence ». (Besch, 2004 : 116-117). Nous regrettons que l'entretien d'Ahmed Cheniki avec la romancière (2001) que Besch a consulté en janvier 2004 sur le site du *Quotidien d'Oran* et qu'il donne en référence (Idem : 118) ne soit plus accessible.

déterminées, toujours » (114). Et ses intonations se chargent parfois « sinon de mépris, du moins d'ironie » (150), il la traite, à l'occasion, de « néocolonisée, riant de plus belle, de schizophrène¹⁴ » (151).

À près de quarante ans et après six curetages, enceinte pour la septième fois, Fatima arrivera-t-elle enfin au terme de sa grossesse ? Mme Amor réussit un temps à « celer sa frayeur, ou son aversion. » Mais l'angoisse remonte, irréprouvable, car « sclérosée, décomposée, abattue », elle ne veut pas d'enfant alors que le futur papa est « aux anges » (128). Elle n'existe pas (130), elle se sent « inapte à redevenir un individu. En réalité, elle ne l'avait jamais été, une individu, qu'en plus d'être sexuellement dérangée et, admet-elle, dépourvue d'affectivité, elle était dépendante et immature. » (131)

Elle a « si bien pratiqué le refoulement de ses ressentiments » (133) qu'elle aurait pu continuer. Mais une nouvelle fausse couche et l'attitude de son mari va déclencher une haine incontrôlable. Après avoir tenté de faire disparaître toute trace de la perte en brûlant le fœtus dans le feu ouvert et en l'arrosant abondamment d'huile essentielle au romarin (192), malgré le sang, elle court s'acheter des sous-vêtements affriolants et s'acharne ensuite à aguicher son mari, même en présence de ses « invités », pour refaire tout de suite un nouveau bébé...

La chronologie de la « reconstitution » (116) à laquelle Mme Amor se livre avec une grande lucidité, long monologue chaotique, entrecoupé d'éclats de rire dément (161), sans réel interlocuteur, dérape si bien qu'on ignore dans quel ordre se déroulent les événements.

En tous les cas, convaincu que sa femme s'est débarrassée volontairement de « son » bébé¹⁵, Rachid / Richard va « beaucoup trop loin » (116). Non content d'avoir amené des plantes vertes (141) dans l'appartement, alors que sa femme honnit tout ce qui lui rappelle le maquis, il repeint tout en vert, la couleur de l'islam, se laisse pousser la barbe, transforme son hôtel en étape du pèlerinage à La Mecque et son appartement en annexe de l'hôtel, se fiance avec la sœur d'un ami, une convertie, Cathie, alias Khadija, et demande le divorce... Il finit par exiger que Fatima, pour qui il n'a jamais obtenu de carte de séjour, rentre en Algérie.

Rapporte-t-elle les accusations de son mari ou se les inflige-t-elle à elle-même ? « Intruse », « usurpatrice », « simulatrice » (169), « elle se déteste. Elle est une plaie profonde. Un parasite. Une gangrène qui va en se propageant, en se dispersant.

¹⁴ L'hypocrisie salutaire de Fatima peut la faire passer pour schizophrène – Thomas Besch insiste aussi sur cet aspect (Besch, 2004 : 112) – mais, schizophrène, Rachid / Richard ne l'est-il pas lui-même ? Aussi le titre du roman est-il à double sens : l'hypocrite est le/la mécréant.e qui veut se faire passer pour bon.ne musulman.e, le châtement venant soit des islamistes soit de Fatima, fille préférée du prophète Mahomet.

¹⁵ Elle a tenté en vain de resserrer les cuisses puis de remettre en place le fœtus tombé sur le parquet souillé... (188)

Elle est une mygale. Un microbe. Une mauvaise graine. Une infection. Une contagion. Elle se donne des gifles, puis des coups de poing, dans le torse, au ventre » (187). Redoutant de passer pour folle, d'autant que son mari s'est « acharné à la faire passer pour telle », elle prétend avoir « horreur de parler seule » (196-197). Perd-elle le contact avec la réalité ou au contraire éprouve-t-elle le sentiment exacerbé d'une agression insoutenable qui réactive les traumatismes du passé ? Les troubles de stress post-traumatique (angoisses, cauchemars, comportements d'évitement, engourdissement émotif, hyperactivité¹⁶...) cèdent la place à une violente psychose.

Fatima Amor-Kosra retrouve son bistouri et accomplit enfin les gestes fantasmés : elle va « taillad[er] les gonades [de son mari] pour les lui recoudre sur la figure », « comme elle avait compté le faire à ces autres inconnus, autrefois, quand elle perdait presque la tête, qu'elle luttait du mieux qu'elle pouvait pour obvier à la folie » (115-116). Elle se serait arrêtée là si son mari ne l'avait « poussée aux actes irréparables » (114). Après l'avoir violé, elle le traîne, anesthésié, jusqu'à la salle de bain et le plonge dans l'eau de la baignoire, avec un chauffe-eau électrique branché (218). Pendant qu'il cuit, elle se rase le crâne et sort manger une entrecôte saignante. Elle rentre ensuite le dépecer sans risque de salir le parquet (114 et 219).

La romancière marocaine Bouthaina Azami-Tawil évoque, chez la femme murée dans « un silence torturant », « le déchaînement d'une folie carnavalesque [qui] parvenait à libérer la douleur » (Gontard, 2005, cité par Bouguerra, 2010 : 187). C'est exactement l'image que donne Fatima à la fin de son récit : elle rompt, de manière burlesque et caricaturale, avec l'aliénation qui empêchait son épanouissement. Il est emblématique que ces écrivaines prennent la plume pour rendre la parole aux femmes que le silence a rendues folles.

4. Une souffrance « genrée », une folie locale et contagieuse

La maladie mentale prend possession des femmes, malgré l'instruction censée les protéger : Farah aspire à entrer à l'université, Zohra est institutrice ; Mlle Kosra, la dernière de notre liste, est devenue sage-femme car sa mère, analphabète, était « consciente que seule l'instruction libérerait sa fille du joug des hommes » (Marouane : 18). Les traumatismes causés par les fous de Dieu peuvent se soigner, avec ou sans l'aide d'un mari, mais parfois sans guérison possible¹⁷. Quant au refus de la maternité, chez la maîtresse de la maison close, chez Farah ou Fatima, il est compris à la fois comme un symptôme et une conséquence de la folie, mais aussi parfois comme un antidote à la folie.

¹⁶ On parle de troubles de stress post-traumatique quand le patient « a vécu, a été témoin ou a été confronté à un événement ou à des événements durant lesquels son intégrité physique ou celle d'autrui a pu être réellement ou potentiellement menacée à cause de blessures graves ou de risques de blessures ou de mort. » <http://www.fondationdesmaladiesmentales.org/la-maladie-mentale.html?t=&i=7>

¹⁷ La thérapie par l'écriture n'est pas sans rappeler Marie Cardinal, *Les Mots pour le dire* (1975) et la manie ou la passion de lire, la folie de Don Quichotte de la Mancha (1605)...

Si les circonstances du traumatisme qui atteint les femmes sont étroitement liées à l'histoire (les guerres civiles et religieuses), à la culture (traditions muselantes et domination masculine) et à la situation socio-politique du Maghreb, il faut revenir sur le lien avec l'Europe francophone (France ou Belgique). Dans son essai sur *La Littérature prolétarienne*, Paul Aron cerne les caractéristiques de la littérature de l'immigration (Aron, 1995 : 197-205). En premier lieu, l'ancrage socio-professionnel des écrivains, généralement issus de la deuxième génération : ils/elles seraient fils/filles d'agriculteurs, de mineurs, d'ouvriers, de « manuels », même si Aron n'envisage pas que les filles produisent des œuvres différentes de celles des fils. Seule Malika Madi correspond à ce premier critère, et, comme Leïla Houari, Girolamo Santocono ou Ali Serghini, il lui arrive de travailler dans le secteur de l'animation socio-culturelle belge (Aron : 200). Pour ce qui est du genre romanesque que les auteurs issus de l'immigration adoptent le plus souvent, il s'agit de récits biographiques où l'autobiographie, c'est-à-dire les souvenirs personnels, les évocations de l'enfance, le milieu d'origine, est mise en avant dans une confession du narrateur (Aron : 201). C'est ce que font Madi et Marouane, et c'est ce qui est souvent pointé comme caractéristique de l'écriture féminine¹⁸. Le thème de la folie au féminin occupe souvent le cœur de ces (auto)biographies.

De plus, les textes font souvent apparaître une dualité spatiale caractéristique : « ils confrontent un lieu de départ et un lieu d'arrivée ». Le voyage de l'un à l'autre, qui articule généralement le récit, a souvent une fonction de (dé)construction identitaire (Aron : 202). C'est encore le cas dans les romans de Madi et Marouane. Quant « au plan linguistique, la dialectique des origines et des lieux permet de conquérir de nouveaux espaces de liberté » (Aron : 203). En effet le langage baroque de Marouane mêle parfois français et arabe en un savoureux sabir qui sert à merveille la volonté de transcrire le discours délirant de l'héroïne. Mais, du point de vue de la folie au féminin, le voyage d'un pays à l'autre a une fonction tantôt aliénante tantôt curative : le voyage vers l'Algérie (ou la menace de l'exil) prend sans conteste une part importante dans le dérèglement des pensées et comportements de Farah et de Fatima sans que l'arrivée en Belgique ou en France ne soit synonyme de retour à l'équilibre.

Mais qu'entend-on par « folie » ? La plupart des définitions communes de la folie envisagent les causes d'un acte ou d'un comportement pour en ébaucher une typologie. D'après le *Trésor de la Langue française*, le terme, d'une polysémie extraordinaire, pourrait se réduire à cinq acceptions, dont les trois premières semblent les plus pertinentes, puisqu'elles renvoient à trois causes récurrentes : une maladie, un

¹⁸ Voir Gravet (2003). Éliane Lecarme-Tabone, qui voyait en 2002 « les émotions de l'enfance, les aventures du corps, le retour à la mère » comme autant de thèmes privilégiés par les femmes, estime cependant que ce critère aurait perdu de sa pertinence aujourd'hui (2010 :56). Dans leur introduction au volume de la revue *Textyles* consacré aux « Écrivain(e)s » (2012), les éditrices, Laurence Brogniez et Vanessa Gemis, écartent résolument les lectures ou interprétations autobiographiques.

état psychologique (émotion, sentiment intense) ou un écart par rapport à une norme sociale dominante¹⁹. Ces causes, le plus souvent inextricablement mêlées, ne facilitent pas le tri. Quant à la typologie énoncée dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM)*, « bible » du psychiatre établie dans les années 1950 par l'Association américaine de psychiatrie²⁰, elle offre une dizaine de catégories de ce que recouvre l'expression « maladie mentale » (AAP, 2003). L'un ou l'autre trouble (dépression, hystérie, trouble post-traumatique ou schizophrénie...) se sont laissés identifier, bien que ce large spectre scientifique soit trop précis dans le contexte littéraire. Aucun des personnages ne se laisse classer aisément dans une catégorie unique.

Plus historique et philosophique, Michel Foucault (1961 : 269-315) détermine lui aussi les « Figures de la folie », de la démence à l'hystérie en passant par l'hypocondrie ou l'imbécillité. Mais les fictions ne sont pas des analyses de cas cliniques ni les écrivaines des psychiatres patentées. Et les médecins eux-mêmes n'ont-ils pas des difficultés à isoler les espèces ? D'ailleurs, Foucault l'écrit : « L'évidence, sans contestation possible du "celui-ci est fou" ne s'appuie sur aucune maîtrise théorique de ce qu'est la folie » (1961 : 203). Notons que le philosophe dit *le fou* et non *la folle*, mais ce qu'il énonce c'est que le bon sens ou l'intuition (?) suffirait à le/la repérer. Effectivement, comme nous avons voulu le montrer dans la section précédente en proposant des résumés analytiques et des citations explicites, nous avons choisi huit textes où l'auteure désigne la folle explicitement et où une appréciation non-scientifique, de la part d'autres personnages ou du lectorat, suffit toujours à cataloguer la « folle ».

Contrairement au XVIII^e siècle et à la pensée rationaliste classique qui définit la folie comme une maladie, sans se détacher d'une sorte de métaphysique du mal, le XX^e siècle a vu surgir un point de vue neuf et positif sur la folie. La répression ou la charité, l'internement ou l'exclusion ont longtemps étaient les seules solutions envisagées pour protéger l'individu de lui-même ou protéger la société et les citoyens « normaux » des agissements des fous. L'essence de la folie n'est-elle pas « désordre, décomposition de la pensée, erreur, illusion, non-raison et non-vérité » (Foucault, 1961 : 270) ? On notera que, dans les récits, de thérapies pour les folles, il n'est question qu'en Europe. Le psychiatre français Serge Tribolet (1961-2014), spécialiste des schizophrénies, par exemple, tient un tout autre discours. Selon lui, le regard de la société sur la folie est imbécile et réducteur, il lui semble au contraire que la folie est une « capacité supérieure », voire un bienfait pour l'humanité car le fou seul accède à des savoirs inédits sur l'humanité. Peut-être passagère, chronique, latente, fou-

¹⁹ Voir en ligne la version informatisée de ce dictionnaire des XIX^e et XX^e siècles en 16 volumes et un supplément, le *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine : disponible sur <http://www.atilf.fr/tlfi>.

²⁰ Le *DSM-IV*, avant-dernière version du guide, est une sorte de catalogue des troubles mentaux, voir table des matières.

droyante, héréditaire, provoquée..., la folie n'est jamais, ici, un réel bienfait pour la femme ou pour l'humanité. C'est le plus souvent un mal qui répond à un autre mal.

Les symptômes de ce qu'on qualifie de folie dans les nouvelles et romans étudiés ici (qui n'est parfois qu'expression d'une souffrance ou anti-conformisme conspué par la société) sont tous causés par un environnement, physique et / ou psychologique, hostile aux femmes, intrinsèquement lié aux lieux mais surtout aux traditions arabo-musulmans, et plus encore aux rôles attribués aux femmes : enfermement dans les espaces de la maison où s'accomplissent les tâches ménagères, interdiction de s'émanciper de quelque manière que ce soit, obligation de virginité avant le mariage, de fécondité après, dépendance et soumission aux hommes et aux conventions...

Les femmes entre elles se jugent : une différence de génération et la vieille ou la belle-mère est taxée de folle par la jeune²¹. Quand une autre culture s'en mêle, la folie peut s'étendre à d'autres personnages en apparence moins fragiles mais tout autant aux prises avec les habitudes, et se généraliser. Ainsi la mère de Farah est-elle « à bout [...] de cette société où tout est mis en œuvre pour vous déstabiliser, pour anéantir des siècles de traditions, d'us et de coutumes qui se confondent parfois, mais pas toujours, avec certains principes de l'islam. Cette société déterminée à détruire les fondements et les principes de la famille dans ce qu'elle a de plus noble et de plus ancestral » (Madi, 2000 : 38-39). Quant à la mère de Rachid, il ne faut pas qu'elle sache qu'il s'appelle Richard, elle en deviendrait folle elle aussi. Le père de Mlle Kosra, lui, est « sur orbite, bien avant leur vie dans le béton armé, dès que la sonnerie retentissait, il se planquait dans un placard, croyant dur comme fer que le gouvernement, colonial ou actuel, même lucide il ne les différencierait pas, avait placé un système de torture sous leur toit » (Marouane : 164).

Dans la vie ou dans la fiction, on qualifie de folles les femmes dont le comportement ne correspond pas à la norme, et la répression ne fait qu'accentuer le processus, comportement qui se résume par un anéantissement de l'esprit et de la raison au profit de dérèglements antisociaux divers, de l'errance à la violence en passant par l'indifférence. Les réactions sont généralement l'indifférence ou le rejet, ce qui plonge la « folle » dans une solitude encore plus grande, cercle vicieux ou spirale du délire qui rend impossible toute guérison ou retour en arrière. Les liens à la mère, au père, à la maternité et à la mort y sont récurrents.

Comme l'exprime bien Myriam Rebreyend (2008, en ligne), qui analyse un autre corpus,

L'image et la place des femmes dans la société sont dépeintes à travers le duel des désirs et des interdits. Il en résulte comme un mouvement qui fige les personnages féminins dans l'ennui et dans le désir de mort. Considérés alors comme "fous", ils

²¹ Exemple parmi tant d'autres, une autre Tessaadith a pour belle-mère « une vieille créature sourde et gâteuse », « une vieille folle » (dans Isabelle Eberhardt, « Sous le joug » : 178).

apparaissent confus, en permanent état de souffrance²², plongés dans une solitude, qui, pourtant, semble s'étendre, devenir impersonnelle, universelle. La folie permettrait-elle à ces femmes fictives d'échapper aux règles de la société et aux rôles qu'on attend d'elles ? »

Bien que les notions d'« ennui » et de « vide » ne nous paraissent pas pertinentes ici, nous retenons le « duel des désirs et des interdits », ainsi que l'« état de souffrance » et la « solitude » et nous répondons par l'affirmative à la question de la folie comme échappatoire. Le passage à l'état de « folie » peut être un mécanisme de défense dans une société où la violence à l'égard des femmes n'a que peu d'égale. Par contre l'impact des tensions sur le système narratif et temporel qui, selon Rebreyend, serait « un vide interminable et innommable qui se creuse toujours plus en profondeur. Un vide qui emporte le lecteur/la lectrice avec lui/elle » (s.p.), ne s'applique qu'au seul roman de Marouane dont nous avons évoqué le schéma narratif chaotique. Restent bien d'autres récits et auteures à soumettre au questionnement de la folie : peut-on vérifier les mêmes tendances chez Nadia Ghalem, Nina Bouraoui, Yamina Mechakra, Azziza Filali..., voire chez la Libanaise Vénus Khoury-Ghata²³ ?

Paraphrasons ainsi le propos de Michel Foucault : le rôle des nouvellistes et des romancières maghrébines est de rendre visibles les mécanismes du pouvoir répressif des hommes qui se sont exercés et s'exercent encore sur les femmes, de manière dissimulée ou non²⁴. Comme l'écrit Delphine Naudier, les travaux de Foucault « contribuent à une analyse des différentes modalités d'exclusion » ; c'est ce que font les auteures maghrébines qui, elles, montrent, par le biais de leurs fictions narratives, les exclusions réservées aux femmes. D'ailleurs, Shoshana Felman, comme Leïla Mallem, dont la thèse s'inspire des travaux de la précédente, tendent à démontrer que « le seul lieu de rencontre possible entre folie et pensée » est la fiction (Naudier : paragraphe 26). Cette folie qui ne peut trouver sa place dans l'étiologie des névroses et résiste à l'interprétation clinique permet l'éclosion d'un sens métaphorique, celui de l'*exclusion*, qui s'inscrit dans un imaginaire féministe et militant. Une femme qui exerce son intelligence devient folle²⁵ écrivait en substance Pierre-Joseph Proudhon, identifiant un problème inhérent à une société machiste mais sans vouloir y apporter remède, faisant preuve ainsi de peu d'empathie envers la moitié de l'humanité.

²² Les photographies de folles analysées par S. Malysse sont toutes des figures de la douleur (2001 : 6)

²³ Sur Nadia Ghalem & Nina Bouraoui notamment, voir la thèse de doctorat d'Esma Lamia Azzouz (1998).

²⁴ Pour Michel Foucault (1994 : 772), « le rôle des intellectuels consiste, depuis un certain temps déjà, à rendre visible les mécanismes du pouvoir répressif qui se sont exercés de manière dissimulée ».

²⁵ Sur Lefigaro.fr : « Une femme qui exerce son intelligence devient laide, folle et guenon. De Pierre Joseph Proudhon, *La pornocratie ou les femmes dans les temps modernes* ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALI-BENALI, Zineb (1995) : « Dires de la folie : dires de la liberté. Discours de la folie dans la littérature des femmes en Algérie ». *Bulletin of francophone Africa*, 7, 9-25.
- AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION (2003) : *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. DSM-IV-TR*. Traduction française. Paris, Elsevier Masson.
- ANDRIANNE, René (1997) : « Les écrivains belges sont nés quelque part ». *La Revue nouvelle* 3, 20-23.
- ARON, Paul (1995) : *La Littérature prolétarienne*. Bruxelles, Labor (coll. « Un livre une œuvre »).
- ASSOULINE, Pierre (2012) : « Écrire en Tunisie aujourd'hui » [compte rendu du colloque éponyme]. *Le Monde des Livres* 6. En ligne : http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/03/01/ecrire-en-tunisie-aujourd-hui_1650037_3260.html ; consulté le 25 novembre 2016.
- AZZOUZ, Esma Lamia (1998) : *Écritures féminines algériennes de langue française (1980-1997). Mémoire, voix resurgies, narrations spécifiques*. Thèse de doctorat, Université de Nice-Sophia Antipolis.
- BESCH, Thomas (2004) : « Sexe, crime et résilience dans *Le Châtiment des hypocrites* de Leïla Marouane ». *Nouvelles Études francophones*, 19 (2), 109-118.
- BONN, Charles (1988) : « Le Roman maghrébin de langue française ». *Magazine littéraire* 251, 34.
- BONN, Charles (1994) : « Romans féminins de l'immigration d'origine maghrébine ». *Notre librairie* 118, 98-107.
- BOUGUERRA, Mohamed Ridha & Sabiha BOUGUERRA (2010) : *Histoire de la littérature du Maghreb. Littératures francophones*. Paris, Ellipses, (coll. « Littératures du monde »).
- BOURAOUI, Nina (1990) : *La Voyeuse interdite*. Paris, Gallimard.
- BOURAOUI, Nina (1996) : *Le Bal des murènes*. Paris, Fayard.
- BRAHIMI, Denise (1995) : *Maghrébines. Portraits littéraires*. Paris, Awal / L'Harmattan.
- BROGNIEZ, Laurence & Vanessa GEMIS (2012) : « Introduction ». *Textyles* 42 (Écrivain(e)s). Disponible sur <http://textyles.revues.org/2293> ; consulté le 29 décembre 2016.
- CHEMLA, Yves (2014) : « Consentir à soi. *Les Intranquilles* de Azza Filali ». *Africultures. Les mondes en relation*. 29 décembre. Disponible sur <http://africultures.com/consentir-a-soi-12674> ; consulté le 21 novembre 2016.
- CHEURFI, Achour (2004) : *Écrivains algériens : dictionnaire biographique*. Alger, Casbah éditions.
- DEJEUX, Jean (1994) : *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris, Karthala.
- DEJEUX, Jean (1990) : « La littérature féminine de langue française au Maghreb ». *Itinéraires et contacts de cultures* 10, sp. Disponible sur <http://www.limag.com/Textes/Iti10-Jean%20DEJEUX.htm> ; consulté le 14 août 2017.
- DIDIER, Béatrice ; Antoinette FOUQUE & Mireille CAILLE-GRUBER [dir.] (2013) : *Dictionnaire universel des créatrices*. Paris, des femmes Antoinette Fouque (3 tomes).

- EBERHARDT, Isabelle (1990) : *Œuvres complètes II. Écrits sur le sable (nouvelles et romans)*. Édition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Paris, Grasset.
- FELMAN, Shoshana (1978) : *La Folie et la chose littéraire*. Paris, Seuil.
- FILALI, Azza (2014) : *Les Intranquilles*. Tunis, Elyzad.
- FOUCAULT, Michel (1961) : *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris, Plon.
- FOUCAULT, Michel (1994) : « Asiles, sexualités, prisons ». *Dits et écrits, 1954-1988. Tome II (1970-1975)*. Paris, Gallimard.
- GAUTHIER, Xavière (1976) : « Pourquoi Sorcières ? ». *Sorcières* 1, 5.
- GHALEM, Nadia (1988) : *La Villa Désir*. Montréal, Guérin Littérature.
- GHALEM, Nadia (2015) : *Les Chevaux sauvages*. Paris, L'Harmattan.
- GONTARD, Marc [dir.] (2005) : *Le Récit féminin au Maroc*. Presses universitaires de Rennes.
- GRAVET, Catherine (2003) : « De la vérité à la justice. Immigration maghrébine et autobiographie », in Estrella de la Torre & Martine Renouprez (dir.), *L'autobiographie dans l'espace francophone I. La Belgique*. Cadix, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz (coll. « Estudios de francofonía »), 87-129.
- GRAVET, Catherine (2010) : « Le mythe comme métaphore : le cas de Médée ». *Cahiers internationaux de symbolisme* 125-126-127, 41-52.
- GRAVET, Catherine & Katherine RONDOU (2016) : « Médée dans les lettres belges francophones ». *Mémoires et publications de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut* 109, 49-69. Disponible sur <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=12674>.
- JOUBERT, Jean-Louis (dir.) (1994) : *Littératures francophones du Monde arabe*. Paris, Nathan.
- KASSOUL, Aïcha (1999) : « Femmes en textes. Petite histoire de la littérature algérienne d'expression française. 1857-1950 ». *Insaniyat* 9, 67-72.
- KHOURY-GHATA, Vénus (2007) : *Sept prières pour la femme adultère*. Paris, Mercure de France.
- LECARME-TABONE, Éliane (2002) : « Existe-t-il une autobiographie des femmes ? ». *Magazine littéraire* 409, 56-59.
- LECARME-TABONE, Éliane (2010) : « L'autobiographie des femmes ». *Fabula-LhT* 7 (« Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? »). Disponible sur <http://www.fabula.org/lht/7/lecarme-tabone.html> ; consulté le 29 décembre 2016.
- M'RABET, Fadela (1969) : *La Femme algérienne*. Suivi de *Les Algériennes*. Paris, Maspero, « Les Cahiers libres » 141-142.
- MADI, Malika (2000) : *Nuit d'encre pour Farah*. Cuesmes, Éditions du Cerisier.
- MADI, Malika (2006) : *Les Silences de Médée*. Bruxelles, Labor, « Espace Nord » [1^e éd., 2003].
- MALLEM, Leïla (2002) : *La folie féminine et ses représentations romanesques dans quelques œuvres algériennes et libanaises*, Thèse de doctorat, Université Paris XIII, septembre 1999, Presses universitaires du Septentrion.

- MALYSSE, S., (2001) : « Images et représentations de la folie. De l'autre côté du miroir de la normalité ». *Histoire et Anthropologie*, 23 [21 pp.] Disponible sur <http://www.each.usp.br/opuscorpus/PDF/t8f1.pdf>.
- MAROUANE, Leïla (2001) : *Le Châtiment des hypocrites*. Paris, Seuil.
- MECHAKRA, Yamina, (2000) : *La Grotte éclatée*. Préface de Kateb Yacine, Alger, ENAG Éditions.
- MERNISSI, Fatima (1983) : *Sexe, idéologie, Islam : la dynamique des sexes dans l'Islam moderne*. Paris, Tierce.
- MERNISSI, Fatima (1987) : *Le Harem politique. Le Prophète et les femmes*. Paris, Albin Michel.
- NAUDIER, Delphine (2001) : « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique ». *Sociétés contemporaines* 4 (44), 57-73. Disponible sur <http://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2001-4-page-57.htm> ; consulté le 21 novembre 2016.
- NOIRAY, Jacques (1996) : *Littératures francophones. I. Le Maghreb*. Paris, Belin.
- REBREYEND, Myriam (2008) : « L'écriture de la folie féminine ». *Genre & Histoire* 2. Disponible sur <http://genrehistoire.revues.org/288> ; consulté le 21 novembre 2016.
- SEBBAR, Leïla (2003) : *Sept filles*. [Paris], Thierry Magnier.
- SEGARRA, Marta (1997) *Leur pesant de poudre. Romancières francophones du Maghreb*. Paris, L'Harmattan.
- TRIBOLET, Serge (2013) : *Le Privilège de la folie*. Paris, Éditions de santé.